



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

DANS un moment où le genre de nos modes doit développer, non seulement l'adresse, mais le talent inventif de nos couturières, nous rappellerons la maison de M^{me} Céliane Martin *, comme remplissant les conditions les plus recherchées pour le goût actuel. Grâce et précision dans l'imitation de toutes ces *antiqueries* qui constitue la nouvelle élégance, choix distingué dans tous les ornemens, et entente parfaite dans ce qui sied aux divers genres de tournure et de physionomies, sont les avantages qui suffiraient à la réputation de M^{me} Céliane Martin, déjà si heureusement établie comme modiste. La fraîcheur et le charmant style de ses modes sont appréciés, et n'ont pas besoin de nouveaux éloges; mais ce qui rend cette

maison doublement avantageuse est la réunion de la confection des robes et celle des chapeaux, turbans, bonnets, etc. On peut ainsi se procurer une toilette complète et parfaitement en harmonie. Ses nombreux envois à l'étranger attestent combien son mérite est connu et généralement recherché.

— Les robes lamées, ou brodées soie et or, paraissent aujourd'hui avec des dispositions qui s'accordent aux nouvelles coupes des robes. Sur celles ouvertes sur le devant nous avons vu des broderies charmantes, qui sortaient de chez M^{me} Armand *, dont les fabriques de broderies produisent sans cesse des choses neuves et élégantes. Pour les robes ornées de nœuds des deux côtés du jupon, il se fait des broderies qui s'échappent des nœuds, et viennent s'agrandir de chaque

* Place Vendôme.

* Rue du Cloître-Saint-Jacques, près celle de Mauconseil.

côté sur l'étoffe. Les gazes ou crêpes, brodés en soie plate, produisant des semés ou des guirlandes sur le devant, sont très à la mode. Une jolie disposition de broderie est ainsi exécutée : une guirlande en soie verte nuancée, partant du milieu de la ceinture et s'élargissant jusqu'au bas du jupon. Cette guirlande, brodée sur crêpe blanc, produit quatre ou cinq demi-cercles ; à chaque pointe du demi-cercle ou croissant est un nœud de ruban de gaze vert broché en blanc, dont les bouts, voltigeant du même côté, forment un très-joli effet.

— Sur une robe en gaze blanche, deux rangées de nœuds de ruban de gaze formaient tablier ; de chaque nœud part une espèce de triangle tout formé de petits pois brodés en argent.

— Une robe en gros de Tours blanc était brodée en colonnes de fleurs de toutes couleurs ; sur le corsage à pointe, des guirlandes plus petites formaient éventail sur la poitrine, et traversaient les manches en biais.

— Une robe en moire rose avait sur le devant du jupon deux rangs de blonde placés en feston, et s'élargissant vers le bas, de manière à former tablier. Les pointes de ce feston, tracé par la blonde, se trouvaient en dehors du tablier, c'est-à-dire sur la partie du jupon qui tournait en arrière. A l'extrémité de chacune de ces pointes, une immense gerbe de fleurs brodée en soie blanche ; autour du corsage, une double mantille de blonde.

— Une robe en satin jaune paille avait sur le devant du jupon une rangée de nœuds de rubans de satin de la même nuance, garnis d'une petite blonde noire froncée ; deux rangées de nœuds semblables s'élargissaient en formant cœur sur la poitrine, et s'arrêtaient sur les épaules ; à partir de ces nœuds, une mantille de blonde noire garnissait le dos.

— Aux spectacles, nous voyons beaucoup de femmes arriver avec des pélerines en velours ou satin sur les épaules ; nous

avons déjà parlé de cette mode très-commode et gracieuse. Les pélerines ouatées et doublées soit en soie ou en fourrures sont garnies de dentelles, de blonde ou d'un rouleau de fourrure.

— Une de ces pélerines en satin rose, garnie en blonde noire, était nouée au cou par une cordelière noire et rose, et avait les deux bouts de la pélerine terminés par de gros glands noirs et roses.

— Nous avons vu dernièrement une robe d'un genre espagnol, très-originale et élégante : c'était une espèce de redingote en satin vert, ouverte sur le devant, et garnie de chaque côté par des pointes de velours vert, au bout desquelles était un nœud en cordelière terminé par des glands ; l'intervalle de ces pointes était rempli de chinchilla. Les manches longues avaient, le long de la couture, des crevés en velours séparés par du chinchilla. Le corsage en draperie était décolleté, et le jupon de dessous, qui se voyait sur le devant, était en satin blanc. Un petit chapeau en velours vert à bords retroussés, et orné d'une belle plume blanche, complétait cette toilette.

— Une autre robe de soirée était en satin d'Alger bleu de ciel, ornée sur le devant de cinq nœuds de perles. Le corsage, en pointe et uni, était bordé tout autour de deux rangs de perles, qui formaient un double nœud sur les épaules. Les manches, à double sabot, étaient séparées au milieu de chaque sabot par un nœud de perles. Pour accompagner la robe, un turban de gaze blanche orné d'un esprit noir et bleu.

— Pour ceinture on porte des cordelières ou des rubans noués ; lorsqu'il n'y a ni nœud ni boucle, la ceinture s'agrafe sur le côté.

— En revoyant aujourd'hui toutes nos jolies femmes costumées comme au tems de l'hôtel de Rambouillet ou des fêtes de la Régence, nous commençons à comprendre qu'il pouvait y avoir bien des moyens de séduction sous ces longs corsages faits

en taille de guêpe, et cette rotondité énorme du jupon dont nous ne considérons que le ridicule et l'exagération. En adoptant les mêmes formes à notre tour, nous avons fini par les trouver gracieuses, et suivant pas à pas le luxe du *grand siècle*, nous avons reconquis non seulement les manchettes, les Jupons à trois aunes de largeur et les étoffes à grands ramages, mais nous avons voulu aussi reprendre jusqu'aux éventails immenses et magnifiques dans leur sculpture d'écaille et leur riche peinture. C'est une merveille aujourd'hui que de pouvoir se procurer quelques débris de cette antique élégance: aussi pensons-nous bien mériter de la société en indiquant la maison de M. Blanche* comme offrant, dans ce genre d'objets, ce qui existe de plus riche et de plus curieux; il s'y trouve des éventails admirables pour la finesse de leur peinture et leur gothique richesse. On serait tenté de croire qu'ils ont été repris sur la toilette de la belle Montespan ou de la coquette Ninon, pour venir se placer derrière les glaces d'un de nos jolis magasins de Paris.

— Les écrans à plumes montés sur un petit miroir sont à la mode sur les cheminées des salons. On en fait de tout petits que l'on porte en guise d'éventails dans de grandes soirées.

— On fait en ruban des ceintures à épaulettes qui sont un des plus jolis accessoires des toilettes de bal. Exécutées chez M^{lles} Delatour**, elles réunissent la fraîcheur, la nouveauté et l'élégance, et donnent vraiment un aspect de sylphide aux jeunes femmes qui en sont parées. Ces flots de rubans de gaze qui voltigent sur les épaules répandent quelque chose de coquet et d'aérien sur toute la parure; les nuances douces, transparentes et assorties aux tissus des robes, ou tranchant avec art, attestent toujours le bon goût des

* Parfumeur, fournisseur de la cour impériale de Russie, passage Choiseul, n° 48.

** Rue Vivienne.

magasins où ils sont confectionnés, et font reconnaître le cachet de M^{lles} Delatour, chez lesquelles se trouvent les *rubans diaphanes*, les *rubans valenciennes*, ceux dits *rubans-blondes* et plusieurs autres genres en satin broché, d'une richesse et d'un choix admirables.

LA CORVÉE,

TRAIT HISTORIQUE.

Pierre, dit *La Corvée*, naquit dans un village de la Bretagne. Son père, qui était serrurier, voulut donner son état à son fils; mais Pierre ne put jamais apprendre toutes les parties de la serrurerie, tant la nature l'avait fait maladroit.

Son père mourut, et le pauvre garçon resta par cet événement l'unique appui de sa mère, qu'il chérissait tendrement, car il se souvenait que lorsque ses bêtises, ses gaucheries lui attiraient un traitement sévère de la part de son père et lui faisaient donner le surnom d'idiot par les voisins, sa mère le défendait ou pleurait avec lui, et Pierre l'aimait comme son unique consolation, sa seule amie.

Il redoubla d'ardeur dans son travail après la mort de son père; mais, hélas! sa bonne volonté ne le rendait pas plus adroit. Les gens du village estimaient ses sentimens filiaux; on l'employa d'abord par intérêt pour sa position; mais cet intérêt ne put l'emporter sur les effets de son ignorance dans son métier; la pitié se lassa, et Pierre resta sans occupation. Honteux et chagrin, il revint près de sa mère, à laquelle il ne pouvait pas seulement procurer le pain de chaque jour.

Ceci se passait au tems où Napoléon étendait son droit de conquête sur tous les pays de l'Europe. Les succès du héros se payaient par des vies d'hommes; il en fallait beaucoup!... Étant fils unique de

veuve, Pierre se trouvait exempté de la conscription ; mais la position fâcheuse de sa mère l'empêcha de profiter du bénéfice de la loi ; il se vendit comme remplaçant. Rentrant un jour dans sa pauvre demeure, il s'assit près de la vieille Marcelle.

« Mère, lui dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous fera de la peine, mais pas autant, je l'espère, que j'en éprouvais à vous voir souffrir par ma faute ; car, si j'étais bon ouvrier, je gagnerais de quoi vous donner ce qui vous est nécessaire : mais Pierre est un sot, dont tout le monde se moque, et que personne ne fait plus travailler. Pierre s'est vendu, mère ; tenez, voilà l'argent que j'ai reçu. Il y a pour acheter pendant long-tems du pain et des fagots. »

La pauvre mère pleura beaucoup, mais il n'y avait pas moyen de revenir sur ce qui était fait. Pierre se rendit au lieu de sa destination. Le brave garçon devait encore éprouver d'autres chagrins. Tuer les hommes est un métier qui a ses instructions comme un autre, et Pierre ne fut pas plus heureux dans celui-là qu'il ne l'avait été dans le premier. A l'exercice, où il se rendait tous les jours avec ses camarades, il montrait une gaucherie, une ineptie vraiment rebutantes. Aux divers ordres du commandement, il agissait toujours en sens inverse. Le caporal disait-il « Pied gauche ; » Pierre avançait le pied droit. « Portez armes ; » il posait son fusil à terre, et de même en toutes circonstances. Puis, son dos courbé, sa tête enfoncée dans ses épaules, son regard triste et hébété achevaient le tableau. Il reçut force coups, le pauvre Pierre ; pourtant il n'en devint pas plus habile.

Las de s'occuper inutilement de lui, le caporal fit à son chef un rapport sur le *mauvais conscrit* ; il fut convenu que Pierre ne serait désormais employé qu'aux corvées, c'est-à-dire à faire tout ce qu'il y aurait de désagréable dans le régiment. Bientôt il ne fut désigné que sous le nom de *La Corvée*, nom que ses camarades as-

saisonnaient toujours de quolibets plus ou moins injurieux.

La guerre d'Espagne, qui devait coûter la vie à tant de Français, se continuait avec acharnement ; et, malgré les innombrables recrues, on manquait d'hommes. A l'une des nombreuses affaires qui eurent lieu dans ce pays, un fusil fut mis dans les mains de Pierre et on le poussa sur le champ de bataille ; l'ardeur des combattants, la musique guerrière, électrisent Pierre ; il se bat avec une audace qui est remarquée par l'Empereur. Un porte-drapeau tombe à côté de Pierre ; un soldat espagnol arrache au mourant le drapeau français en criant : « Victoire ! » Pierre s'élance, il dispute ce trophée à l'ennemi, et, après une lutte opiniâtre, il reste vainqueur.

Quelques jours après, il est placé en faction ; Napoléon passe près de lui ; il reconnaît l'intépide soldat, s'en approche, lui demande son nom et quelques détails sur sa famille, le lieu de sa naissance.

Pierre, embarrassé d'abord, finit par s'enhardir et répond avec une sorte d'assurance aux questions qui lui sont adressées.

« Pourquoi, dit l'Empereur, ne fais-tu le service que depuis quelques jours, puisqu'il y a plusieurs mois que tu es entré au régiment ? »

— Sire, eux autres disaient que je n'étais bon qu'à la corvée, et l'on ne m'employait qu'à cela.

— J'aurai soin de ton avancement, et déjà je veux récompenser l'action dont j'ai été le témoin. Parle, que désires-tu ?

— Sire, une petite pension pour ma mère ?

— Elle est donc malheureuse ?

— Je me suis vendu pour qu'elle ait du pain ; si vous le voulez, elle pourra maintenant mettre du lard dans sa soupe.

— A compter de ce jour, elle a 200 liv. de rente. Et toi, continue d'être brave. »

Pierre ne se possédait pas de joie ; il

pleurait, ce courageux soldat, si terrible sur le champ de bataille, il pleurait en songeant au bonheur de sa mère.

Il pria un soldat de la compagnie d'écrire pour lui à la bonne Marcelle; Pierre n'avait jamais pu apprendre plus de six lettres de l'alphabet. Le soldat se prêta de bonne grâce au désir du bon fils, et bientôt l'heureuse mère sut que son pauvre idiot venait de mériter la protection de l'Empereur et de gagner une rente à sa mère. Cette nouvelle fit grand bruit dans le village; ce fut à qui se vanterait d'avoir auguré que Pierre deviendrait un héros; car déjà on le voyait revenir général dans le lieu où il avait été si bafoué.

La vieille Marcelle disait à part :

« Que ne peut-il revenir; ce cher et brave enfant, maintenant qu'il m'a rendue si riche! il aurait bien assez d'adresse pour planter des choux; et, les mangeant avec lui, je les trouverais préférables aux meilleurs mets dont je profiterais seule. »

Depuis le jour où Pierre attira sur lui l'attention de l'Empereur, ses camarades le traitaient avec plus d'égards; ils ne l'appelaient plus *La Corvée*; quelques-uns même lui disaient *l'ami Pierre*. Mais ceci le touchait peu; il n'était sensible qu'à l'amélioration du sort de sa mère.

La guerre devenait toujours plus acharnée; ce n'était plus, comme avant, le seul désir de vaincre qui animait les Français et les Espagnols, mais une haine terrible, profonde, se joignait à ce premier motif. Chaque jour voyait naître une ruse, à laquelle on opposait une autre ruse.

Un pont, qui facilitait les transports aux Espagnols, fut miné durant la nuit; des tonneaux de poudre y furent portés. Il fallait un homme dévoué à la mort pour y mettre le feu; Pierre sortit des rangs et se proposa. Le général de division en éprouva du regret, car il avait conçu de belles espérances sur le fils de Marcelle.

« Camarade, lui dit-il, tu ne trembleras pas, au moins.

— Ne craignez rien. Seulement, comme

Pierre ne sera plus là pour faire souvenir de sa vieille mère, promettez-moi, général, de ne pas l'oublier? »

Le général engagea sa parole de pourvoir aux besoins de la mère de Pierre. Celui-ci prit la mèche qui devait lui servir à mettre le feu, et se dirigea d'un pas ferme vers le pont.

Au bout de quelques instans, un effroyable détonation se fit entendre; le pont se dispersa en éclats; le héros de l'amour filial n'existait plus.

La pauvre mère ne pleura pas longtemps son fils. Six mois après la mort de Pierre, on chantait dans la simple église du village un *De profundis* pour sa mère.

JOSÉPHINE LEBASSU.

VENTE PUBLIQUE

D'OUVRAGES DE DAMES,

Au Profit des Orphelins du Choléra

DU 2^{ME} ARRONDISSEMENT.

Rarement, chez nous, la bienfaisance se contente d'être une vertu; elle veut aussi être une grâce: voyez nos dames, protectrices dévouées, mères adoptives de tous ces pauvres enfans qu'un fléau cruel avait laissés seuls, sans appui sur la terre, comme elles s'occupent ingénieusement de cette famille qu'elles se sont donnée et qui grandit! Tout l'hiver, elles se sont faites ouvrières, elles ont converti leurs salons en ateliers, leurs réunions de plaisir en veilles de travail. Maintenant que la tâche est finie, et le moment venu de mettre cette quantité d'ouvrages en vente, dont la charitable intention est le moindre mérite, les voilà qui se font marchandes, qui ouvrent magasin, qui s'installent publiquement au comptoir dans une des salles de l'hôtel du mobilier de la Couronne, rue Bergère, n° 2. L'idée est

anglaise, dit-on; cela se peut. Nos dames reprennent leur bien partout où elles le trouvent.

Comparez le tems et jugez du progrès. Vers la fin du dernier siècle, une fantaisie, une mode, se répandit avec tous les caractères épidémiques parmi les dames de Paris. Il s'agissait alors de tenir café : le salon se remplissait de petites tables de deux, trois ou quatre places, les unes garnies de cartes, jetons, échecs, damiers, trictracs; les autres de bière, vin, orgeat et limonade. La maîtresse de la maison, vêtue à l'anglaise, robe simple et courte, tablier de mousseline, fichu pointu, petit chapeau, se faisait limonadière, ne se levait pour personne, et avait devant elle une longue table en forme de comptoir, chargée d'oranges, de biscuits, de papiers publics et brochures. Les valets, en vestes blanches et bonnets blancs, s'appelaient garçons. Chacun se plaçait où il voulait; pour le souper, la salle à manger était disposée comme le salon. Tout cela pouvait sembler fort amusant, fort original : de grandes dames limonadières ! M^{me} d'Épinay, dans une de ses lettres, trouve même cette mode bien entendue, à cause de la liberté qu'elle établit. A la bonne heure ! mais quand la foule s'écoulait, quand le salon et la salle à manger restaient vides, on avait tenu café, rien de plus. Aujourd'hui nos dames du second arrondissement (devancées de quelques jours seulement par celles du troisième) se font marchandes; mais quand elles fermeront leurs comptoirs, quand elles quitteront leurs magasins, il y aura de bel et bon argent dans leurs caisses, de l'argent échangé contre de charmans produits, de l'argent destiné à doter l'enfance malheureuse, à l'élever, à l'instruire; il y aura le plus productif des capitaux et le plus solide des plaisirs; il y aura profit pour tous, fabricans, vendeurs, acheteurs, sans parler des pauvres orphelins. Il y aura de jeunes cœurs bien joyeux, de beaux yeux pleins de larmes,

et de jolies mains que la reconnaissance ne se lassera pas de baiser.

La nouvelle maison de commerce n'était pas d'ailleurs étrangère aux affaires. Ouverte sous la présidence de M^{me} J. de Rothschild, elle avait pour secrétaire M^{me} Samson Davilliers; pour sociétaires, M^{mes} Jacqueminot, Fould, Chatenay, Legentil, de Vatry, Moreau, Delaville-Leroux, de Vareigner, Odier, Dolfus, Brouet, Delessert, Halpheim, Delaborde, André. On concevra sans peine l'empressement du public à se porter à cet établissement de confiance, domicilié sous le vestibule de la grande salle du Conservatoire de Musique. Nous aussi nous y avons couru des premiers, et nous y sommes restés tant que la foule des chalands a bien voulu nous le permettre.

Le bazar est élégamment décoré, des lustres éclatans l'éclairent; trente ou quarante comptoirs en bordent les deux côtés, et, au fond, s'élève le comptoir de la présidente. Comment décrire l'infinie variété des objets d'industrie et d'art, des travaux d'aiguille, de crayon, de pinceau; des broderies, lingerie, tapisserie, des petits meubles d'utilité publique ou de luxe, dont tous ces comptoirs sont ornés? Parmi les artistes qui ont contribué par leurs tributs à l'éclat du bazar, il est juste de citer plusieurs peintres distingués : MM. de la Rivière, Smargiassi, Isabey fils, Got, Dubuffe, Scheffer, Rauch, M^{me} Haudebourt. A côté de leurs tableaux ou dessins, on remarque ceux de quelques dames, telles que M^{me} Delessert, de Rothschild, de Thorigny, de Vatry. Enfin, comme curiosité, on admirait une poupée modèle habillée par les célèbres modistes Beaudrant et Palmyre, coiffée et ornée de fleurs magnifiques envoyées par Boston. Si les marchandes sont heureuses de vendre, les chalands ont encore l'air plus heureux d'acheter. Devant chaque comptoir, la foule stationne; on prend son tour. Point de débat sur les prix, point d'examen scrupuleux; on regarde, on

paie, on enlève, et, à vrai dire, le débit va si fort, que, bien qu'on ait annoncé deux jours de vente (23 et 24 janvier), dès le premier, les magasins étaient épuisés.

Puisse ce compte, ainsi rendu par le *Courrier Français*, être répété dans toutes nos sociétés, et devenir un encouragement pour renouveler cette épreuve touchante de l'humanité parisienne !

SUR LES HIÉROGLYPHES.

Le morceau que voici est extrait d'un des plus anciens livres français qui existent. On s'est borné à rétablir l'orthographe, mais on a laissé scrupuleusement les phrases et les mots, pour donner une idée exacte du style de l'époque.

« Avant que les Égyptiens eussent des lettres, ils écrivaient leurs conceptions par figures, caractères et chiffre de diverses choses, comme arbres, oiseaux et bêtes, ou par aucun de leurs particuliers membres, en quoi ils étaient tant rusés et habilités, que déjà ils avaient appris à connaître ce que signifiait toute chose, par la grande expérience qu'ils en avaient faite.

» Ce qui s'apprenait de père en fils et de succession en autre, comme le témoignent Cornélius, Tacite, Strabon et Diodore Sicilien.

» Premièrement, par la figure du vautour il entendaient la nature, pour ce (disaient les Égyptiens) qu'en cette espèce d'oiseaux ne se trouvent point de mâle, comme aussi l'écrivit Ammien-Marcellin. Par l'épervier ou faucon, ils signifiaient la chose qui se fait en grande diligence, à cause de la promptitude et légèreté de ces oiseaux. La mouche à miel signifiait le roi, pour ce qu'un roi doit avoir le miel et l'aiguillon. Par le basilique, serpent qui tenait sa queue en la bouche, s'entendait l'an révolu, pour ce qu'il fine (finit) par où il commence. La tête du loup montrait

le tems passé, pour ce que cette bête n'a point de souvenance. La tête du lion, le tems présent pour sa force et pouvoir. Ils mettaient la tête d'un chien qui lèche et fait accueil, pour signifier le tems futur : car toujours nous le caressons par espérance. Le bœuf signifiait la terre, pour le grand travail de cette bête. Justice était signifiée par la cigogne, pour ce qu'on dit cet oiseau soutenir et alimenter son père en vieillesse, pour reconnaissance d'avoir été élevée par lui en son nid. Ils démontraient l'ennui par l'anguille, pour ce qu'elle ne s'accompagne des autres poissons. L'homme libéral était montré par la main droite ouverte ; et au contraire, l'avare-cieux par la main gauche close. Le crocodile, qui est une bête fort mauvaise, signifiait l'homme malin. L'œil ouvert dénotait l'homme bien observant justice. Par l'oreille, ils entendaient la mémoire. Pour montrer un homme de grande mémoire, ils peignaient un lièvre ayant les oreilles ouvertes. Et ainsi discourant de toutes choses, ils pratiquaient ces figures comme si elles leur eussent été lettres écrites. »

D'ARL.

Théâtres.

On a beaucoup parlé de M. Rappo, hercule étranger, qui a donné des représentations en Belgique. Nous pouvons ajouter quelques détails à ceux que nous avons donnés. Cet hercule ne voyage pas, comme jadis ses pareils, porteur d'une lourde massue et affublé de la peau du lion, mais avec un train d'ambassadeur, voiture à six chevaux, nègre, plusieurs domestiques, un secrétaire, et un enfant qui partage les exercices. L'alcide allemand lance dans les frises un véritable boulet de 48, et le reçoit, tantôt sur la nuque, tantôt sur sa poitrine ouverte, avec un affreux retentissement. Il

se soutient à bras tendu sur une barre de fer tournant sur un pivot ; il porte également quatre hommes à bras tendu ; il fait la Renommée sur les ailes rapides d'un moulin, et, à leur descente, reste immobile dans la même position. Il promène dans la salle un gros boulet fixé en équilibre sur le bout du doigt. Quatre énormes projectiles sont, pour lui, les boules du jongleur indien ; enfin ses tours sont tellement nombreux qu'ils remplissent la durée d'un spectacle. Cela tient du prodige. Au tems du paganisme, on eût prié ce monsieur de soulager Atlas de son fardeau.

SOIRÉES DRAMATIQUES ITALIENNES DE LA SALLE CHANTERREINE. — Les représentations annoncées sous le titre modeste de *Soirées dramatiques italiennes* ont commencé mercredi dernier par deux charmantes comédies, *l'Ajo nel imbarazzo* (le Précepteur dans l'embarras), du comte Giraud, et *la Casa disabitata* (la Maison abandonnée). Depuis long-tems le théâtre de la Victoire n'avait réuni une assemblée plus brillante et plus choisie : à voir le nombre des équipages élégans qui se pressaient à la porte, et la toilette des dames qui occupaient les premières loges, on eût dit que toute l'aristocratie anglaise et italienne s'y était donné rendez-vous. La petite troupe italienne que M. Albitès, son directeur, est parvenu à composer, grâce à une activité, à un zèle au-dessus de tout éloge, a fait merveille, pour répondre dignement aux encouragemens de ses nobles patrons et pour déconcerter les aristarques qui espéraient exercer leur verve satirique à ses dépens.

GYMNASE ENFANTIN. — *L'Ecole Buissonnière*. Toutes les fois que les sentimens de

piété filiale et d'amour maternel seront mis en scène sur un théâtre d'éducation, on sera certain d'avance du suffrage des mères et des enfans ; ce sont les seules sources des émotions permises au jeune âge, et les seules que cet âge comprenne bien : il n'est donc pas étonnant que *l'Ecole Buissonnière*, qui a pour sujet cette double idée morale, ait parfaitement réussi au Gymnase Enfantin.

Un comédien, le plus jeune que l'on ait vu sur la scène depuis le célèbre *Garri-ck*, a joué le principal rôle de cette pièce avec une sensibilité qui a enlevé les applaudissemens de tout l'auditoire.

La jolie petite salle du passage de l'Opéra continue à avoir la faveur du petit public de la Chaussée-d'Antin.

LE POUSSA poursuit brillamment sa carrière, et il n'est pas un salon, un bal ou une soirée où ce jeu, importé de nos antipodes, n'excite le rire même des plus sérieux. Aussi y a-t-il toujours presse pour en avoir dans les beaux magasins de la *Pagode*, rue Sainte-Anne, n° 55, au milieu desquels ce gai joujou de tous les âges semble être en pays natal, tant il y a d'objets chinois groupés autour de lui : paravents en laque, meubles en bambou de toute espèce, porcelaines du Japon, écrans, éventails, parfums célestes. Que voulez-vous de l'industrie chinoise ? tout est là.

— Nos élégantes désertent définitivement la rue Saint-Denis, et le monde fashionable veut absolument élire domicile dans notre beau quartier de la Bourse ; aussi voit-on tous les jours arriver en grande hâte nos plus beaux établissemens de tous genres dans les rues qui l'environnent. MM. Noailles frères (successeurs de Davaux-Fremont), dont les magasins sont si anciennement connus pour les soieries, articles de bals, broderies, rubans, etc., viennent de passer de la rue aux Fers, n° 14, à celle de la Bourse, n° 4, au premier. Il aurait été fâcheux d'ailleurs que cette maison de premier ordre tardât davantage à prendre cette détermination.

A ce Numéro sont jointes les planches 1034 et 1035.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs de Journaux des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONNET-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

31 Janvier 1834.

N.º 2034.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Robe en crêpe. Coiffure exécutée par M^{lle} Nardin rue des Mathis 3. 45
Cottier Lavallière, de M^{me} de M^{me} Laroche rue du petit Courrier, 3.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34. Pall Mall Place, London

Ayuntamiento de Madrid





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

1^{re} figure. Travestissement imité du Règne de Louis XIII. des M^{mes} de M^{lle} Balen Costumier rue Richelieu. 25. 2^{me} figure. Habit à la Russe. Pantalalon en brocat de Soie. des M^{mes} de M^{lle} Neumann et C^{ie} rue Vivienne 49.

Mess^{rs} F. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London